

ZEM théâtre

Je m'appelle Nicolas Duchez, je suis intervenant musical et je travaille au ZEM théâtre, avec des financements européens pour faire du théâtre avec du public en insertion et des personnes handicapées.

Est-ce que tu peux présenter la structure et son projet ?

Le projet du ZEM théâtre c'est de permettre au théâtre amateur de se professionnaliser. C'est un lieu de diffusion, c'est un lieu où il y a des cours, où il y a des ateliers. La programmation théâtre c'est, en général, des compagnies émergentes qui viennent se diffuser au ZEM théâtre. On est implanté dans le quartier de Wazemmes.

Vous développez un projet autour de la musique aussi ?

Le projet autour de la musique était une opportunité auprès d'un financeur. Pour l'instant il n'y a pas plus de suite par rapport à ce projet musique.

Vous travaillez sur le quartier de Wazemmes essentiellement, vous travaillez en partenariat avec des structures du quartier ?

Le ZEM théâtre est appuyé par la mairie de quartier de Wazemmes dans le cadre de la politique de la ville, du contrat urbain de cohésion sociale. Elle développe un projet cette année qui s'appelle « le ZEM motive ses voisins », qui a pour but que les personnes qui habitent autour du ZEM viennent encore plus dans le lieu, que ce soit sous forme d'atelier ou pour suivre nos spectacles. Les autres partenaires sont la maison de quartier de Wazemmes qui elle peut mobiliser du public pour venir jusqu'ici. Plus rarement, d'autres structures pour dans le cadre spectacle petite enfance comme la maison de quartier de Moulins.

Vous touchez essentiellement des publics sur le territoire de Wazemmes et de Moulins, est-ce que vous touchez du public ailleurs ?

Dans le cadre de mon projet, avec le fond social européen, je touche du public de Wazemmes mais aussi de Moulins, de Fives, Hellemmes. Ça c'est parce qu'il a une personne de la structure qui va à l'extérieur. On pourrait toucher plus... mais ce n'est pas une orientation qui est prise par la structure.

Alors, quel public ça draine ?

Ça draine un public d'habitues quand même, principalement. Je dirais jeune. Ça touche des personnes qui habitent Wazemmes mais pas en majorité. Ce n'est pas parce qu'elles habitent le quartier qu'elles viennent, mais parce que c'est une adéquation au niveau des centres d'intérêt. Le quartier de Wazemmes est un quartier qui reste populaire et la programmation du ZEM essaie de rester accessible. Alors il y a quand même des connections qui se font entre les gens du quartier et la structure.

Alors, il y a quand même un rayonnement plus large sur la ville, sur l'agglomération ?

Oui, sur Lille, sur l'agglomération. C'est un projet qui a sa place dans l'agglomération. Les gens viennent ici parce qu'ils voient des choses que d'autres endroits ne montrent pas.

Est-ce que tu peux donner un exemple d'un projet qui se développe avec la population du quartier ?

L'exemple c'est de travailler avec les médiateurs des centres sociaux. Il s'agirait qu'il y ait un médiateur au niveau du ZEM qui travaille en binôme avec le médiateur de la maison de quartier pour pouvoir mobiliser du public, l'intéresser et aller voir un public qui n'a pas accès, sous autre forme que la télé, au spectacle. Pas forcément que du spectacle, mais aussi de la participation. Dans les deux cas ce sont les préoccupations socioculturelles qui se réunissent, au service de faire venir le public ou d'aller vers le public pour l'intéresser à ce qu'on lui propose.

Quels outils on peut mobiliser pour faire venir ce public qui ne vient pas d'emblée ?

Il y a 2 outils qui seraient intéressants, une médiatrice du quartier nous disait ça, c'est la musique et le cirque. La musique, pour son côté interculturel, transculturel. On ne touche pas forcément une culture particulière. On peut avec la musique du monde aujourd'hui, avec certains instruments qui ne sont pas... par exemple le violon, le clavecin et tous les autres instruments : les tambourins, les bâtons de pluie... On touche toutes les cultures. Donc, dans des quartiers où toutes les cultures sont représentées toucher tout le monde. Je pense que ce serait une médiation qui pourrait être intéressante pour le ZEM. Le cirque peut être pour décomplexer le corps.

Et, à propos des ateliers qui sont menés ?

Il y a des ateliers de théâtre dans le quartier.

En fait, 4 soirs par semaine il y a 8 ateliers de 2h. Il y a personnages, texte, atelier rue, atelier burlesque, atelier clown... et les ateliers pour les enfants le mercredi. Il y en a pour tous les publics. Sinon, il y a un projet le mercredi matin, pour des publics du quartier où il y a la maison de quartier de Wazemmes.

Comment vous mobilisez les gens qui participent aux ateliers ?

La reconnaissance sociale du projet du ZEM est assez forte, les gens appellent beaucoup. Il y a aussi une demande assez forte et assez peu d'offre. Le tarif est assez avantageux, on est à 150, 160€ l'année, on peut diviser par trimestre, ça reste abordable pour des étudiants. Les gens viennent beaucoup par bouche à oreille. En général aussi, il y a une mobilisation par le biais des facs en début d'année, pour chercher des bénévoles et pour proposer des ateliers d'ici. Et c'est plein.

Peux-tu nous parler de la participation à la fête de quartier ?

Depuis 2001, l'ancien salarié du ZEM avait organisé une fête de quartier.

C'est à son initiative ?

Je ne sais pas. Je pense que c'était d'une initiative commune. L'implantation du ZEM en 1999 a commencé à questionner. Les interactions avec le quartier ont commencé à vraiment fleurir. Je pense qu'il était moteur de cette fête de quartier. Ça se passait en juillet et elle était principalement portée par des bénévoles pour l'organisation.

En 2006, elle a été un peu mal organisée, moins bien préparée parce que les anciennes personnes bénévoles qui étaient là sont parties. Alors ça c'est mal fini, on a suspendu pour 2007. Mais il y a une volonté de reprise pour pouvoir remonter l'évènement au niveau du quartier.

Est-ce que vous participez à la fête de la soupe ?

Oui, d'ailleurs cette année il y a eu la louche d'argent je crois. C'est des bénévoles aussi...

A quel niveau vous participez ?

Ils font une soupe. Les bénévoles font une soupe. Le lieu est ouvert, les gens viennent déguster une soupe ici.

Est-ce que tu peux développer un peu autour du projet 2008 « la ZEM motive ses voisins » ?

Alors, « le ZEM motive ses voisins », projet politique de la ville et contrat de cohésion social, il a 2 axes. Le premier c'est une communication spécifique sur les rues adjacentes au théâtre au travers d'une feuille d'information qui sera rédigée par les gens du ZEM. Elle a pour but d'informer sur les différents projets qui ont lieu dans le coin, pour dire ce qui se passe au ZEM, faire un lien auprès de 400 foyers. Ça c'est le premier aspect. L'idée aussi c'est de faire une carte préférentielle pour les voisins avec un tarif à 4€. Le deuxième aspect c'est plus l'aspect éducatif. Là il y a 2 axes : un axe pour faire des ateliers de théâtre hebdomadaire en lien avec la maison de quartier, et un deuxième axe pendant les vacances scolaires pour faire des stages d'expression pour des publics familiaux.

Comment tu définirais le lien du théâtre avec le quartier, avec les habitants ?

Aujourd'hui le lien est assez géographique, il n'est pas humain encore. C'est-à-dire que les gens passent devant le ZEM et nous on voit les gens passer. Mais la volonté c'est vraiment de faire de l'humain, que les gens qui travaillent au ZEM aillent à l'extérieur, fassent un travail de médiation. Sachant qu'on fait un pas vers eux, les gens viendront peut être au ZEM.

Quels sont les enjeux de la participation des gens au projet du ZEM ?

Quels sont les enjeux du lien entre un lieu culturel qui est en proximité sur un quartier avec la population et les habitants ?

En ce qui concerne la médiation culturelle, on voit apparaître 2 choses : soit c'est des professionnels qui interviennent auprès de ces publics là que ce soit théâtre, musique, danse peu importe. Soit c'est l'intérêt et la motivation de la personne vis-à-vis du public, même si c'est la motivation pour le support. S'ils sont intéressés ils vont progresser dans un domaine. Un autre axe au niveau de la médiation culturelle, que ce soit les gens qui fassent pour les autres et que eux même soient porteurs d'une dynamique. Je pense que c'est la plus valorisante et c'est là le vrai enjeu du travail de médiation, que ce soit un lieu pour les gens, qui puissent se l'approprier par eux-mêmes. Il y a aussi d'autres choses à proposer. Ça peut être aussi un temps d'accompagnement des projets que les gens mènent en faisant une permanence au niveau du ZEM. Il y en avait une avant le mardi après-midi, les gens du quartier, ceux qui veulent s'intéresser à un projet ou à mettre en place quelque chose, peuvent avoir un petit accompagnement sur leur projet, puis un lieu disponible, éventuellement un temps... eux même peuvent être mobilisateur. C'est un axe qui n'a pas forcément été évoqué sur l'axe 2008 mais qui est le plus pertinent quand on fait de la médiation culturelle.

Est-ce que tu peux nous parler plus précisément de ta mission de médiation ? et ce que tu en retires ?

Encore une fois, quels sont les enjeux de la médiation par rapport à des publics qui sont ciblés spécifiquement ? Comment tu définirais l'apport de ce travail avec ces publics là au niveau de leur parcours individuel ?

Alors, je travaille sur 3 types de publics : publics en insertion sociale et professionnelle, public en situation de handicap et un public parent-enfant. Je vais commencer par le plus court. En ce qui concerne le public parent-enfant, on va proposer des stages l'été. Les gens vont venir une semaine avec leur enfant, tous les jours une heure et demie. Cependant, on devait faire un travail de médiation sur le quartier, mais ça n'a pas du tout été fait parce que on n'a presque été mal vu par les maisons de quartier parce qu'on voulait leur piquer du public. Je pense que c'est un concours de

circonstance. Les liens et enjeux politiques n'étaient pas encore assez déterminés ce qui fait que chacun faisait les choses dans son coin. Maintenant, je crois que ça a évolué à ce niveau là. C'est pour ça que les maisons de quartier ont demandé à rencontrer les gens du ZEM. Ça prouve bien que c'était une conjoncture. La volonté des politiques c'était de faire que les choses s'arrangent.

Pour mobiliser ce quartier parent-enfant c'est toi qui allais directement sur le quartier ? Tu ne t'es pas appuyé sur des structures, des associations ?

Alors, oui. C'était un peu rapide parce que je suis arrivé en mars et il fallait faire les choses en juillet. En plus j'avais un autre projet en cours au niveau de l'insertion. C'était un peu compliqué. J'étais en très bonne relation avec la maison de quartier de Moulins mais elle, elle ne pouvait pas dire « le 4 août à 10h30, j'aurais 10 personnes ici ». A partir du moment où elle ne peut pas s'organiser, c'est difficile aussi pour nous, quand il y a un financeur derrière qui nous demande des comptes, de prendre ce risque là. Donc on a laissé les choses ouvertes, et il y a du public d'autres endroits qui sont venus. On a mis par exemple une annonce dans chti'mot et c'était plein. Un public pas forcément du quartier, pas forcément défavorisé, trois, quatre familles peut être avec certaines difficultés mais c'est tout.

Si on veut faire un travail de médiation, je pense que les maisons de quartier le font en interne ; ils ont parfois même des difficultés à le faire en interne. Alors pourquoi aller chercher des structures culturelles à l'extérieur pour encore mobiliser des gens vers d'autres endroits alors qu'on a déjà des difficultés à les faire venir dans sa propre structure ?

Alors, à ce compte là, il n'y a pas forcément de lien avec ce projet parent-enfant.

Je parle bien de la médiation musique, en ce qui concerne les personnes en situation de handicap, ça peut-être handicap mental ou sensoriel. Quand j'interviens auprès d'une personne qui est en situation d'handicap sensoriel, visuel, la médiation musique qu'est ce qu'elle apporte ? Elle apporte, beaucoup de choses... la musique je l'entends comme identité culturelle, c'est-à-dire que j'écoute du Bach je suis de la culture occidentale, j'écoute du balafon je suis de tel endroit. C'est un peu caricatural, mais après ça évolue. On a une affinité musical par rapport à son vécu, à où est-ce qu'on a vécu son adolescence, qu'est-ce que nos parents écoutaient, dans quel type de lycée on était, les rencontres... on a écouté tel ou tel type de musique, ce qui fait qu'on se reconnaît dans ce type de musique là. Dans la musique reggae, dans la musique andalouse etc... Après, quand on fait travaillé différente personne en groupe, il s'agit de trouver une esthétique commune sur laquelle on va travailler. On essaie d'utiliser des instruments qui ne sont pas rattachés à un seul univers culturel, les bâtons de pluie, des maracas. Des objets qui ont deux fonctions, ils sont faciles d'accès physiquement, ils n'appartiennent pas au contexte culturel donc là c'est à double tranchant. C'est un instrument est rapporté au contexte culturel donc je n'en veux pas, ou au contraire il me suscite quelque chose. Il ouvre à quelque chose, on n'a pas besoin de technique musicale. Pour le public, c'est pas le support qui fait les bénéfices c'est l'intention de l'intervenant. Moi, mes intentions sont du côté de la valorisation de la personne, la confiance en soi, la mobilité corporelle, ça peut être aussi constituer un groupe et aller voir un concert à d'autres endroits. Les bénéfices c'est l'expression, ces gens là, en situation de handicap, ont des difficultés de communication verbale principalement ; puisqu'en communication non verbale on communique tous. Le non verbale, la difficulté pourrait être la violence. Là, il va y avoir canalisation de la violence par les instruments et par quelque chose de doux. Par contre, en ce qui concerne la communication verbale, il y en a certains qui ne parlent pas du tout. Est-ce que chanter ça va développer les choses ? est-ce que sortir des sons avec la bouche ça va rassurer sur l'utilisation de cette manière de communiquer ? Après, tous les parcours de ces gens là sont tellement différents qu'on ne peut pas présumer de ce qu'on va y apporter de manière objective. On va observer ce que le support va générer chez les gens et après on va avancer dans le projet.

En ce qui concerne le public en insertion social et professionnel, on est pour moi sur les mêmes objectifs de valorisation, d'expression, de confiance. On rentre tout de suite dans le cœur du projet, c'est-à-dire que les gens dans ce milieu là ont besoin d'esprit critique. Il faut pouvoir les sortir de l'univers de dévalorisation dans lequel ils ont été plongés, un parcours pas forcément drôle, d'immigration, de handicaps, de timidité ou de choses comme ça, parfois même médical. Ça

génère un handicap social, on peut dire. Il s'agit de retravailler là-dessus.

Pour les personnes en insertion professionnelle tu animes des ateliers dans quel lieu ?

Dans une centre de formation pour adulte. Le formateur qui avait un groupe, avait un temps culture dans son temps de formation. Ces gens là on un parcours d'insertion classique, ils sont assez loin de l'emploi. Lui a réussi à mobiliser 17 personnes pour faire un essai, après il leur a dit vous venez ou vous venez pas, c'est vous qui choisissez. Il y a 7 personnes qui se sont portées volontaires. Ces personnes sont venues et il y avait un projet qui durait 3 mois. Ces personnes sont venues, puis au bout de 3 semaines 4, puis après 2, puis après 1. Au final il y a une voire 2 personnes qui ont réussi à se mobiliser sur ce temps. Plusieurs facteurs rentrent en compte. Premièrement, c'était long trois mois, il faut faire attention à la longueur du projet avec eux. Deuxièmement, il n'y a pas beaucoup de structures qui mobilisent des moyens financiers pour pouvoir faire des activités culturelles. Leur préoccupation c'est est-ce qu'ils vont les placer au niveau de l'emploi. Ils sont eux même dans des contradictions qui sont liées aux enjeux des politiques d'insertion. Troisièmement, ce public qui est en train de rechercher un emploi, il se dit mais qu'est-ce que je vais aller faire dans une activité artistique ? Il faut une force de discernement, soit un projet professionnel de la personne dans le milieu artistique qui fait qu'elle s'intéresse, soit vraiment une reconnaissance que l'expression artistique ça va être un mieux être, mais là il faut la maturité de la personne pour qu'elle reconnaisse ça et qu'elle prenne le courage et s'astreigne par elle-même à faire quelque chose. Parce qu'elle est ballottée par des soucis personnels etc... ça passe en second. Quatrièmement, ce n'est pas obligatoire pour ces gens là, il n'y a pas d'enjeux, on ne va pas leur sucrer quelque chose. Tant mieux quelque part, ceux qui restent ça va leur être bénéfique. Mais la place pour la médiation culturelle dans ces publics est assez petite. Ça c'était la première expérience. Les autres expériences, c'est de travailler en centre d'hébergement et de réinsertion sociale, là c'est aller vers les gens et aller par exemple le soir, après le travail. Il y en a quand même beaucoup qui travaillent. Là c'est sur un lieu de vie, j'arrive au temps du repas. Je mange avec les gens, j'essaie de créer un lien. En tout cas je suis là, donc les gens viennent vers moi et moi je vais vers eux selon nos affinités. Et après expression musicale ; pareil, là même si on est dans le lieu de vie, il va y avoir plusieurs choses. Les gens vont et viennent dans un centre d'hébergement. Enfin celui dont je parle CHRS Capharnaüm, les gens vont et viennent. Les gens viennent 2, 3 mois maximum. Il y en a même qui sont hébergés en urgence 3 semaines.

C'est des personnes seules ou des familles ?

Principalement seul. Il y a des gens qui sortent de l'errance, qui arrive dedans, qui sont arrivés avec le SAMU social, il y a des gens qui sont là depuis 10ans, parce que c'est leur lieu de vie, genre il leur est arrivé des pépins à 70ans. Il y a des gens qui ont plus ou moins des problèmes psychologiques dus à l'alcool, dus à tous ça. Alors, la stabilité des gens n'est pas forcément là, on y va. Moi, j'y vais régulièrement. Il y a eu une professionnelle qui était vraiment très motivée, dépêchée pour faire ce genre de chose dans la structure. Il y avait toutes les bonnes conditions donc ça a pu se faire. Ils ont mis un peu de financement aussi, ce qui est rare. Ça c'est bien passé, ce n'était pas trop dur. Par contre dans les autres centres de réinsertion sociale pour l'instant je n'ai pas plus de nouvelles.

Je travaille avec des personnes en situation de dépendance, toxicomanie, qui sortent de prison. Là c'était super, ça marchait super.

Dans quel cadre ?

Les personnes sortent de détention. Elles ont un projet pour sortir de la toxicomanie. Elles vivent dans un foyer intermédiaire qui leur permet de reprendre un peu pied sur terre parce que ce n'est pas évident la détention, pas du tout. Ensuite, pour affronter ce projet, il y a souvent des listes d'attente dans les lieux de cure, donc c'est un lieu tampon. Ils peuvent rester un mois, deux mois. Donc moi, je voyais les gens 3, 4 fois les gens, c'était super. Mais y'a eu des difficultés. A un

moment donné, il y a eu surpopulation dans le lieu, puis là le projet bat un peu de l'aile. Par contre, pareil : zéro engagement financier. A partir du moment où les gens ne s'engagent pas financièrement, eux même ne sont pas astreints à faire en sorte que les choses perdurent.

A la fin de ces ateliers il y avait restitution ? Est-ce qu'il y avait un temps fort ?

En fait, il y a plusieurs types d'endroits. Chaque structure, chaque professionnel c'est un projet différent. Je ne peux pas donner de grande ligne directrice. Non, il n'y a pas de temps fort.

Qu'est-ce que tu retiens de tout ça ?

Alors, j'ai développé un projet associatif à côté, qui s'appelle « soleil ». Vu que mon implantation ici elle ne se fait pas, j'ai préféré faire un projet associatif à côté. Puis voilà je le développe et ça avance doucement.

Qu'est-ce qui permet la réussite de la mobilisation des gens qui ne viennent pas forcément d'eux même ? Comment toi tu vois les choses de manière personnelle ?

La première chose, c'est de ne pas attendre de reconnaissance. Ça c'est quelque chose qu'on retrouve dans les travaux sociaux. Il faut faire attention, sinon on se casse la figure. Deuxièmement, la réussite d'un projet de médiation elle tient d'abord à la maturité du professionnel qui vous accueille. Il a confiance en les enjeux socioculturels dans lesquels il est, qui a conscience qu'il faut des bonnes conditions d'accueil pour l'intervenant, donc qui met tout en œuvre pour que quand l'intervenant vienne ça se passe bien pour lui, que le travail va bien se faire, ça veut dire qu'il va mobiliser du public. En ce qui concerne le public, si on oblige les gens à faire quelque chose éthiquement on peut se poser des questions. Si on les oblige pas on prend le risque de travailler sur des projets qui n'avancent pas, qui ne sont pas réels. Si on est subventionné à 100% et qu'il y a 0 publics, à un moment donné il faut se poser des questions vis-à-vis de ce qu'on fait. C'est cette ambivalence quoi, on prend le risque que les gens viennent. L'idée c'est d'être juste vis-à-vis des gens, de leur faire une proposition qui correspond bien à l'éthique et au projet de l'intervenant, pas leur dire qu'on est là pour faire des conférences sur le rock alors qu'on est là pour faire des musiques du monde. Parce qu'il y a des déceptions, parce qu'ils ont leur représentation de la musique à bousculer, parce que certains s'influencent rapidement pour partir de cet endroit là. Après, les gens qui viennent ils ont conscience de ce que la musique leur a apporté dans leur vie, l'Art en général leur a apporté dans leur vie. Ils veulent retrouver ce sentiment de valorisation avec l'activité artistique. Il faut trouver les bonnes personnes au bon moment.

Y a-t-il articulation entre les artistes qui viennent au ZEM théâtre et ces ateliers ?

Non.

D'un côté il y a le tremplin pour jeunes artistes et de l'autre il y a tout ce qui est activités, ateliers et animations ?

Voilà. Mais c'est pareil, ce sont des choses qui sur le papier devraient évoluer. Petit à petit il y a de plus en plus de compagnies professionnelles. A un moment donné c'est donnant donnant, les gens sont professionnels est-ce qu'on leur laisse porte ouverte. Il y a aussi un créneau à prendre du côté du théâtre amateur.

Zem Théâtre

38 rue d'Anvers / 59000 Lille Wazemmes (France)

Tél : +33 3.28.36.94.15